

Voix plurielles

Volume 2, Numéro 1 : mai 2005

Hélène Cazes

Souvenirs d'enfance d'Agrippa d'Aubigné

Citation MLA : Cazes, Hélène. «Souvenirs d'enfance d'Agrippa d'Aubigné.» *Voix plurielles* 2.1 (mai 2005).

Souvenirs d'enfance d'Agrippa d'Aubigné

Hélène Cazes
University of Victoria

Mai 2005

Enfances, autobiographies, mémoires

C'est désormais un lieu commun de la critique que d'opposer génériquement mémoires et autobiographie par le critère du récit d'enfance : les Mémoires porteraient témoignage des faits accomplis par l'être responsable et social, l'adulte, tandis que l'autobiographie, introspection intime et personnelle, inventerait le récit d'enfance à la première personne et cesserait au seuil des Mémoires, lors de l'entrée du héros et narrateur dans l'âge adulte¹.

Sans revenir sur le décalage temporel entre l'autobiographe et son personnage², ni sur le "paradoxe de l'autobiographe", qui élabore le matériau de sa recherche au fur et à mesure qu'il l'écrit, je me demande si cette distinction générique tient de la tradition —établie depuis Augustin et Rousseau— ou si elle relève d'une poétique interne du récit d'enfance, lequel ne saurait que se clore sur la fin de l'enfance. Dès lors, l'insertion de l'un des premiers récits d'enfance dans les Mémoires d'Agrippa d'Aubigné semble dépasser la variation thématique d'un genre : en relatant les doutes et les vagues souvenirs d'une enfance sans date ni autre témoin que son narrateur, l'auteur infléchit le genre mémorialiste vers l'introspection et la découverte de soi. Oeuvre en prose, qui tient autant des Mémoires (par l'usage de la troisième personne et par son sujet) que de l'introspection autobiographique, le volume intitulé *Sa vie à ses enfants* revendique la liberté et la profondeur d'un écrit intime, non destiné à publication, de rédaction rapide et de genre non déterminé. Resté longtemps manuscrit, il échappe à la classification comme "mémoires" en ce que son propos, et surtout les commentaires réflexifs qu'il inclut, n'est pas social mais familial ; il demeure une pré-autobiographie en ce qu'il est majoritairement consacré à la narration d'actes publics, situés chronologiquement dans le mouvement de l'histoire et présentés comme des faits objectifs. Or, en ouverture de ces bilans, compte-rendus et, parfois, règlements de compte, Agrippa d'Aubigné place l'interrogation, la peur, la parabole et, surtout, l'un des premiers récits de l'âge sans parole ni raison.

Car la première caractéristique du récit d'enfance³ est qu'il est un récit de seconde main : rétrospectif, ou extérieur, il est le fait d'un prête-écriture dans la mesure où l'enfant, justement, est en deçà du langage, au sens propre, dans l'in-fantia, l'absence de parole. Le récit d'enfance fonde ainsi l'autobiographie, il en est le début chronologique et le premier chapitre ; au centre du Moi, dans la promesse des origines, l'autobiographe place en effet ce qu'il n'est plus et naît

par ce récit. Sur le paradoxe de cette création par un Moi disparu, qui ne saurait lire ni écrire, se construit l'écriture personnelle. Or, l'opposition générique et thématique entre Mémoires et autobiographie se double d'une opposition quant à la définition de la personne : le récit d'enfance reconnaît dans l'autre qui n'est plus celui que j'étais, le sujet qui se formait et venait à la naissance. Le développement, depuis deux siècles, du récit d'enfance comme genre narratif, clos sur lui-même, corrobore la liaison entre intériorité et enfance : en arrêtant la fable à la fin de l'enfance, les modernes récits de "début" constituent l'enfant en personnage principal et s'interrompent lorsque l'enfant pourrait prendre parole. Dans cette perspective, le récit d'enfance inclus dans les mémoires ou dans l'autobiographie apparaît comme une polyphonie : la superposition de la voix de l'écrivain à son personnage originel et muet. A la fois passage, initiation et dépassement, la parole prêtée à l'enfance reconnaît la part silencieuse et disparue du sujet ; par là-même, la thématique de l'enfance construit et affirme l'intériorité personnelle, que n'expriment ni les hauts faits ni les vicissitudes qui constituent la matière traditionnelle des "livres de raison" et des Mémoires.

Sur le fil des paradoxes et des reconstructions, le bref récit d'enfance qui ouvre les Mémoires d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630), oscille entre confidence et silence, entre prophétie et dérision, entre symbole et anecdote — comme si l'écrivain cherchait mots et épisodes qui maintiennent l'altérité essentielle de l'enfance. Agrippa commence à parler de lui-même au seuil de sa vie, vers 1616, depuis la retraite de son château et de son désengagement des affaires civiles et militaires. Les souvenirs d'enfance occupent les premières pages de *Sa Vie racontée à ses enfants*, bouclant la boucle d'une destinée comprise entre un prénom fatal et la renonciation aux fonctions et à la gloire d'un nom de famille. Agrippa— qui écrit sa vie à la troisième personne et s'appelle lui-même Aubigné — cherche dans les premières années de sa vie à la fois l'annonce de ce qu'il fit et le regret de ce qu'il n'accomplit pas. Les dernières lignes des Mémoires ferment le récit des souvenirs par l'évocation de la mort prochaine, lorsque tout a été dit et qu'il ne reste rien à vivre.

Surtout, *Sa Vie* apparaît comme l'envers non travaillé, non public, de l'œuvre destinée à la postérité. En effet, l'épopée des *Tragiques*, rédigée elle aussi vers 1616 dans la retraite studieuse met en scène de façon poétique et sacrée les événements mêmes qui sont relatés dans *Sa Vie*. Or, geste des martyrs protestants durant les guerres de religion en France, les *Tragiques* donnent leur sens et leur profondeur aux notes laissées "à ses enfants". En effet, l'épopée semble à bien des égards une réponse au récit d'enfance qui ouvre *Sa Vie à ses enfants*. Ici encore, au-delà des rencontres thématiques et factuelles, l'organisation du récit semble donner à l'enfance une place de premier plan, à la fois prépondérante et originelle. Il n'est point sans conséquence, alors, de remarquer les motifs mythiques récurrents à l'œuvre pour dire l'enfance, tant dans les *Tragiques* que dans la *Vie à ses enfants* : l'universalité affleure lorsqu'Agrippa parle de lui-même ou évoque les jeunes martyrs brûlés à Rouen et Orléans. Enfin, la Lettre VIII "A mes filles touchant les femmes doctes de nostre siecle" parachève un discours polyphonique sur l'enfance et, en principe, destiné à l'enfance.

Débuts et fins

Le manuscrit *Sa Vie à ses enfants* est organisé, en fausse transparence, selon la chronologie de la fable : il commence par la naissance et se clôt sur l'impossible mais logique mort de son auteur. Aucune mention n'y est faite de l'acte même de la rédaction, selon la fiction d'une écriture sincère

si transparente et fidèle qu'elle n'entre pas elle-même, dans l'ordre des événements. Idéalement rédigée d'un trait, dans l'instant et dans la soumission au fait, l'autobiographie mémorialiste d'Agrippa d'Aubigné se ferme sur sa disparition.

Ainsi, les premières lignes du récit forment un acte de naissance, avec noms, dates et lieu d'Agrippa. En une page, il résume la vie d'avant l'âge de raison, les sept ans révolus. Or, si les parallèles entre les épisodes ne manquent pas, ils restent dans le silence et demeurent énigmatiques. Ainsi, après une brève évocation de sa naissance et de son éducation, lieu commun obligé des livres de raison familiaux, le narrateur fait le récit d'un rêve et d'une fièvre, deux occasions de perte de conscience et de révélation. La visitation d'une dame blanche au chevet de l'enfant est-il rêve ou prémonition ? Ou bien encore, visite meurtrière d'une belle-mère jalouse ? Aucune réponse n'est donnée aux questions qui ne sont pas même posées. Pourtant, la concision et la sûreté du récit incitent à chercher l'interprétation, de la même façon que le rêve demande interprétation, divinatoire ou rationnelle. Car, placé après deux paragraphes farcis de noms propres et de lieux, qui tiennent plus lieu de repères généalogiques et documentaires que de souvenirs, le récit du rêve, qui semble interrompu par le passage du temps et la reprise au paragraphe suivant par "à sept ans et demi...", appelle la méditation. Les nombres (dates de naissance, les quatre langues, les 14 jours, les 7 ans et demi) produisent un effet cumulatif d'hyperprécision et de véracité mais également une effet poétique : les effets de réel semblent déboucher sur la recherche d'un ordre et d'une logique cachés.

Theodore Agrippa d'Aubigné, fils de Jean d'Aubigné, Seigneur de Brie en Xaintonge et de Damoiselles Catherine de l'Estang, naquit en l'hotel Saint-Maury près de Pons, l'an 1551, le 8e de Febvrier, sa mere morte en accouchant, et avec telle extrémité, que les medecins proposerent le choix de la mort pour la mere, ou pour l'enfant. Il fut nommé Agrippa (comme aegre partus) et puis nourri en enfance hors de la maison du pere, pour ce que Anne de Limur, sa belle mere, portait impatiemment et la despense, et la trop exquise nourriture que le pere y employoit.

Dès quatre ans accomplis le pere luy amena de Paris precepteur Jean Cottin, homme astorge et impiteux, qui luy enseigna les Lettres Latine, Grecque et Hebraique à la fois, ceste methode suivie par Peregrim, son second precepteur, si bien qu'il lisoit aux quatre langues à six ans. Après on luy amena Jean Morel Parisien, assés renommé, qui le traita plus doucement.

En cet aage Aubigné veillant dedans son lict pour attendre son precepteur, ouït entrer dans la chambre, et puis en la ruelle de son lict, quelque personne de quy les vestements frottoyent contre les rideaux, lesquels il veit tirer aussi tost, et une femme fort blanche, qui luy ayant donné un baiser froid comme glace, se disparut. Morel arrivé le trouva ayant perdu la parole : et ce qui fit despuis croire le rapport de telle vision fut une fiebvre continuë qui luy dura quatorze jours⁴.

D'emblée, l'écrivain est le survivant : celui qui naît par la mort de sa mère et le porte en son nom (auquel il préfère, significativement, même dans le cadre intime du manuscrit autobiographique, le nom de famille, du père). A la fin du volume, tous autres personnages hormis le fils disparus, le fils devenu père est encore "le survivant", qui cherche une mort "honorable" près de ses frères genevois.

Voilà ce qui a deschié l'amitié d'entre le père et le fils.

Le vieillard pour garantir sa personne des puantes actions de son proche, délibérait de passer en Angleterre, et avoit accepté la commodité du bateau du Comte de Carlile ; mais la guerre de Mantoue ayant rempli d'armés les bordures de France, d'Italie et d'Allemagne, en une année où Genève estoit à sec de blé, de sel et autres nécessités, pour ne pouvoir porter le siège en un mois, les ennemis sachant toutes ces nécessités à point nommé ; et luy estant hay, pour avoir depuis cinq ans crié et importuné pour y apporter des remèdes, jugeant bien qu'il n'y avoit point de capitulation pour luy, ne laissa pas de se résoudre de quitter tous ses autres desseins, pour chercher dans Genève une honorable mort⁵.

La première étrangeté de ce récit est la paradoxale fondation de la parole autobiographique par le silence : après le nom que l'on ne prononce pas, le récit de la visitation se clôt sur l'aphasie du narrateur. Dans le paragraphe suivant, la vocation d'écrivain et soldat est également évoquée comme un silence premier : le père parle, s'écrie, prête serment et l'enfant, muet, ne peut que "perdre la tête" pour venger les conjurés d'Amboise.

A huit ans et demi le père mena son fils à Paris, et en le passant par Amboise un jour de foire, il vit les testes de ses compagnons d'Amboise encore reconnoissables sur un bout de potence, et fut tellement esmeu qu'entre sept ou huit mille personnes, il s'escria Ils ont descapité la France, les bourreaux. Puis le fils ayant picqué près du père pour avoir veu à son visage une esmotion non accoustumée, il luy mit la main sur la teste en disant : Mon enfant, il ne faut pas que ta teste soit espargnée après la mienne, pour venger ces chefs pleins d'honneur ; si tu t'y espargnes, tu auras ma malédiction.⁶

Ainsi, au rebours des incursions dans l'enfance qui ouvrent ou parsèment les mémoires publics à des fins apologétiques, au rebours de la tradition biographique où l'enfance des grands hommes servait de prologue au récit de leurs exploits, les quelques pages de souvenirs qui ouvrent *Sa Vie* à ses enfants ne semblent pas se réduire à une prophétie narrative. En effet, la prophétie — si prophétie il y a — est décidément énigmatique : aucun exploit ne vient confirmer les promesses de l'enfance, selon le modèle classique de Plutarque⁷. Au contraire, il semble que le narrateur lance à loisir des pistes qui ne mènent nulle part, tandis que ses compagnons, ceux qui disparaissent du

récit, accomplissent par leur mort précoce, un vertueux et glorieux destin ; enfin, l'écriture même des Mémoires semble contredire les débuts aphasiques du héros.

L'enfant Agrippa, qui survit à la mort de sa mère, à l'enlèvement, aux guerres civiles, à la cour parisienne et aux batailles pour le roi de Navarre, porte en lui les promesses d'un martyr non accompli et, dès les premières mentions d'aventures ou de vocations, le narrateur se plaît à tisser modèles bibliques et récits quotidiens pour donner le ton de la désillusion finale. De la juxtaposition en apparence mémorialiste des événements, naît ainsi un motif répété : celui de la menace. La vie d'Agrippa est sans cesse en danger et le héros se présente comme celui qui, à multiples reprises, revient d'outre-tombe. Or, justement, cette autobiographie ne se finit pas, comme les autobiographies romantiques et modernes, sur la mort ou le départ de l'enfant : elle se continue et se développe de mort en mort jusqu'au silence final.

Enfance et élection : faux débuts, vraies fins

Le récit de l'enfance, ouvert sous le signe de l'incompréhension et du mystère, se constitue en effet comme un récit incomplet d'élection. Tout d'abord, comme Nadine Kuperty-Tsur l'a établi, Agrippa tisse des motifs traditionnels de biographie d'hommes exceptionnels : la mort de la mère ou la précocité scolaire désignent le héros comme tel et font valoir son exceptionnalité. On peut en effet reconnaître dans ce qui est présenté comme souvenir, les réminiscences, probablement non perçues comme telles, de récits classiques et hagiographiques qui démontrent le talent, la vocation, la grandeur d'un personnage hors du commun.

Cependant, là encore, le narrateur brouille les pistes. Si les motifs restent reconnaissables, des décrochages ironiques semblent les nier et rejeter le héros dans la médiocrité, tandis que, dans les Tragiques, les personnages trouvent dans la mort destin à leur mesure.

Ainsi, dans *Sa Vie à ses enfants*, Aubigné commence son autobiographie par une suite de signes et prodiges qui ramasse en trois pages les péripéties et les mythes de plusieurs volumes : la mort de sa mère, l'apparition d'une figure blanche à son chevet, la traversée de la fièvre, sa propre érudition, les pendus d'Amboise, son enlèvement par des Catholiques mal intentionnés, la grâce qu'il obtint pour lui et ses compagnons, son séjour auprès de la Duchesse de Ferrare.

La vaine érudition

Le jeune Aubigné, sous les soins de l'"astorge" Cottin "lisoit aux quatre langues à six ans" (le français, le latin, le grec, l'hébreu). Dans un même élan, juste après l'énigmatique apparition blanche qui suscite la fièvre, l'écrivain mentionne un événement qui ne se produisit pas : "A sept ans et demi il traduisit avec quelque aide de ses leçons le Crito de Platon, sur la promesse du père qu'il le feroit imprimer avec l'effigie enfantine au devant du livre". Le père ne tint pas sa promesse ; surtout, le jeune Aubigné est, par cette phrase, présenté comme un petit ambitieux aveuglé de fausses gloires. Il traduit, pour commencer, "avec quelque aide", aveu en incise qui agit comme marque d'ironie et annonce déjà l'inanité du désir d'être publié. Les enfants traducteurs, dans la lignée du jeune Camille Ghilini qui traduisit Fulgose en latin pour apprendre la langue, ne manquent guère ; par exemple, Sébastien Hardy, conseiller à la Chambre des Comptes fit imprimer à Paris, chez Jean Sara, en 1613 une traduction d'Erasme par son fils Claude sous le titre un peu vain mais

fort parlant de *La Civilité morale des enfans, composee en latin par Erasme, traduite en françois par Claude Hardy, parisien, eagé de neuf ans*. De même, Grotius, selon une anecdote rapportée par Baillet⁸, se fit “tirer” le portrait avec le collier, la chaîne et la médaille dont Henri IV lui fit présent et en place en tête de ses commentaires sur Martianus Capella. Le jeune Aubigné des premières pages de *Sa Vie à ses enfans* partage ces rêves de gloire et de reconnaissance mondaines.

Mais le ton est déjà dissonant, si ce n'est amer.

La geste ironique

En regard du faux talent et des vaines paroles, la première expérience virile du jeune Agrippa, le premier face à face avec l'horreur le réduit au silence : seul son père y tient parole. Ainsi le récit d'élection et de vocation du jeune Aubigné est un récit incomplet, un dialogue réduit à une réplique sans réponse et dont le mot final est laissé à la malédiction. Rien n'est dit des efforts d'Agrippa pour tenir sa promesse, si ce n'est que toute parole de lui viendra de cette parole muette, celle donnée au père. Premier récit de vocation et récit de la vocation d'écrivain, la scène originelle est interrompue pour laisser place à un petit roman picaresque ou “Comment le jeune héros fut enlevé, sauva ses compagnons et sauva même l'âme de ses geoliers”. Telle anecdote semble en un premier temps continuer une implicite promesse faite au père : la fidélité à la religion réformée et le courage.

Probablement enlevé par des brigands, Aubigné se présente, dans la réécriture de son histoire, comme la victime de chevaux-légers qui l'auraient persécuté et condamné ainsi que son précepteur Béroalde et leur suite, pour des raisons religieuses. Son habileté dans les arts de la mondanité le sauve, ainsi que ses compagnons :

De là ceste troupe de quatre hommes, trois femmes et deux enfans, ayant recouvré une coche au Coudret (maison du President l'Estoile) ils prirent leur chemin au travers du bourg de Courance, où le Chevalier d'Achon qui avoit là cent Chevaus Legers les arresta prisonniers, et aussi tost les mit entre les mains d'un inquisiteur nommé Democares. Aubigné ne pleura point pour la prison, mais oubien quand on luy osta une petite espee bien argentee et une ceinture à fers d'argent. L'inquisiteur l'interroqua à part, non sans colere de ses responces : les Capitaines qui luy voyoient un habillement de satin blanc, bandé de broderies d'argent, et quelque façon qui leur plaisoit, l'amenerent en la chambre d'Achon où ils luy firent voir que toute sa bande estoit condamnee au feu, et que il ne seroit pas temps de se desdire estant au supplice : il respondit que l'horreur de la Messe luy ostoit celle du feu. Or il y avoit là des violons ; et comme ils dançoient, Achon demanda une gaillarde à son prisonnier, ce que n'ayant point refusé il se faisoit aimer et admirer à la compagnie, quand l'inquisiteur avec injures à tous le fit remener en prison. Par luy Beroalde adverti que leur procès estoit faict, se meist à taster le pouls à toute la compagnee, et les fit resoudre à la mort très facilement.

Sur le soir, en apportant à manger aux prisonniers, on leur montra le bourreau de Milly qui se préparait pour le lendemain. La porte étant fermée la compagnie se met en prières, et deux heures après, vint un Gentil-homme, de la troupe d'Achon, qui avoit esté moine, et qui avoit lors garde des prisonniers. Cestui-ci vint baiser à la joue Aubigné, puis se tourna vers Beroalde disant. Il faut que je meure ou que je vous sauve tous, pour l'amour de cet enfant : tenez vous prêts pour sortir quand je le diray : cependant donnez moy cinquante ou soixante escus pour corrompre deux hommes sans lesquels je ne puis rien. On ne marchanda point à trouver soixante escus cachez dans des souliers. A minuit ce Gentilhomme revint accompagné de deux ; et ayant dit à Beroalde, Vous m'avez dit que le pere de ce petit homme avoit commandement à Orleans ; promettez moy de me faire bien recevoir dans les compagnies. Cela luy estant assuré avec honorable recompence, il fit que toute la bande se prit par la main, et luy, ayant pris celle du plus jeune, mena tout passer secrettement auprès d'un corps de garde, de là dans une grange par dessous leur coche, et puis dans des bleds, jusques au grand chemin de Montargis, où tout arriva avec grands labeurs et grands dangers.

La Duchesse de Ferrare les receut avec son humanité accoustumee, mais sur tous Aubigné qu'elle fit trois jours durant asseoir sur un carreau auprès d'elle pour ouïr ses jeunes discours sur le mespris de la mort. (...)

Après l'édition qui ne se fit pas, Aubigné raconte, en détail, le martyre qui ne fut pas. Selon le récit premier, il suscite la colère d'un "Inquisiteur", auquel il répond qu'il préfère le bûcher à la Messe. Il attend le "bourreau" en se préparant à la mort et en priant. Sans user de violence, il obtient la libération de sa troupe et rejoint la demeure d'une puissante protectrice où il prêche le mépris de la mort. Tel enchaînement de la fable présente le jeune héros comme un zélé défenseur de la foi protestante, qui sauve tout à la fois compagnons et bourreaux. Or, ici encore, les traits d'ironie abondent, jusqu'à contredire le récit de martyre et lui substituer une comédie : l'incohérence est lancée par la raison des pleurs de l'enfant, "une petite espée bien argentée et une ceinture à fers d'argent", dérisoires symboles de pouvoir et de courage ici transformés en jouets par la puérité d'un regret intempestif. L'abrupte mention de vêtements de "satin blanc, bandé de broderies d'argent" provoque pareil effet de contraste : au sérieux de l'interrogatoire mené par l'"inquisiteur" et de la menace de mort, succède un détail tout aussi superficiel que celui de l'espée et tout aussi fallacieux, puisque l'argent de l'arme ou de l'habit n'est que richesse extérieure, plaquée, ostentatoire. Le petit condamné obtient sa grâce par des danses et séduit ses geoliers sans les convertir ; il se fait "aimer", "admirer", "baiser la joue" par ses bourreaux mais ne leur parle ni de salut ni de repentir. La loquacité du jeune garçon aux pieds de la Duchesse de Ferrare porte le dernier coup au récit de martyre : lorsque tout danger de mort est écarté, le jeune élégant s'installe confortablement et régale son auditoire de beaux discours. L'aventure au logis de d'Achon, qui fut

probablement élaborée dans le souvenir, autour d'une demande de rançon, appartient au roman, non à la geste d'un élu : le moine relaps, à la fois débauché et attendri, propose un enlèvement par amour, comme s'il s'agissait d'un mariage secret, usant de termes à la fois religieux et amoureux comme "se sauver", "mourir" pour mieux monnayer son service. De fait, le héros de la captivité est Beroalde, qui fait "resoudre à la mort" ses compagnons et dont Aubigné répètera les discours dans le confort de Montargis. Pis : l'enfant est sauvé par sa vanité, évoquée par les beaux habits et la danse au son des violons. L'évasion est achetée par des écus et par la "corruption" des gardes. Au fur et à mesure que le récit progresse vers sa résolution, Aubigné introduit les péchés d'orgueil, de lucre, de trahison comme motivation de l'action, tandis que les discours tenus par le jeune héros continuent de refuser la compromission, la peur, le reniement.

Enfant qui sauve, montre la lumière et pardonne ensuite à son bourreau, le jeune Agrippa imite le Christ, mais de façon comique : mondanité, bavardage et beaux habits assurent la survie jusque l'âge des mémoires, non l'immortalité du martyr.

Le survivant

Le don des langues ?

La discordance entre la promesse de l'innocence et la rouerie de la compromission donne un relief particulier à la mention de la précocité philologique d'Agrippa. La fréquente mention des langues anciennes dans les éloges des enfants précoces entre en effet en résonance avec la promesse évangélique du don d'alloglottie⁹. Plus que de mémoire ou de pédagogie, la connaissance des langues anciennes, qui se trouvent justement être celles de la Bible, pourrait bien relever de l'élection divine et se lire comme une marque du souffle de l'esprit saint. Ainsi peut-on voir dans la mention répétée de la maîtrise des langues un motif hagiographique. Or le petit Agrippa est à la fois trop bavard (surtout dans les salons, puis à la Cour) et pas assez éloquent (il ne peut traduire seul et a besoin des leçons du véritable élu, Béroalde). Le "petit huguenot de onze ans [qui] ne se put tenir qu'il ne traduisit [un] épigramme en grec" puis en français, ainsi qu'en témoignent les *Ecrits Licencieux*¹⁰, l'auteur des *Vers faits à seize ans* est bien sévère sur sa précocité une fois l'âge venu, lors du jugement de soi que constitue l'autobiographie. L'impatience à "faire paraître" une traduction du *Criton*, répétée par la fierté du jeune traducteur d'épigrammes et de l'auteur de vers amoureux est le centre du récit, éclipsant même les œuvres et accomplissements d'un bon élève. Dès lors, le don des langues est réduit à la sphère de l'éducation et à la superficialité des performances de cirque. Dans son récit rétrospectif, Aubigné n'évoque ni l'amour de l'étude, ni l'inspiration divine : il est poussé par la prétention et ne désire que d'avoir son portrait gravé.

La discordance entre modèle hagiographique et souvenir d'enfance tient, de fait, de ce jugement. Ce que raconte le narrateur de l'autobiographie, c'est que le souvenir fait déjà partie des Mémoires, de l'écrit public, voire mondain ; la notation ironique invite à lire ailleurs, dans le silence et dans le refus de l'ostentation, ce qui pourrait s'approcher de la vérité personnelle. En ce cas, la thématique de l'enfance, parce qu'elle touche tant à la vocation qu'à sa trahison, devient le motif poétique et générique de la perte de soi.

Si elle n'est scellée, tragiquement, par la mort, l'érudition se fait mondaine et perd sa valeur

divine. Pour le jeune Agrippa, comme pour la jeune reine Elisabeth d'Angleterre, le don des langues apparaît, a posteriori, comme une promesse non tenue, celle du martyr. Survivants tous deux, ils doivent à la compromission et au péché d'avoir échappé aux flammes : ils sont des héros sans destin.

Agrippa d'Aubigné, dans l'éloge d'Elisabeth d'Angleterre qui clôt le troisième livre des *Tragiques* invoque l'évangile de Jean pour vanter les connaissances de la reine :

Le Paraclet t'aprit à répondre aux harangues
De tous ambassadeurs, mesme en leurs propres langues¹¹ .

Revenant sur ce point dans la lettre à ses filles où il cite Elisabeth comme indépassable exemple de femme savante, il définit le savoir linguistique comme "acte" et le fait servir à la démonstration de l'élection divine d'Elisabeth.

Nous avons ce flambeau d'éternelle memoire qui a reluy en
Angleterre, la Royne Elisabet, de laquelle un acte seul prouvera à
quel point de science Dieu avoit eslevé cet esprit : c'est qu'elle
respondit en un jour à huict Ambassadeurs aux langues qui leur
estoyent les plus propres¹² ...

Cependant, l'hagiographie protestante des *Tragiques*, qui se défend d'être une hagiographie, ne reconnaît pas à l'érudition les mêmes valeurs et pouvoirs qu'au martyr. On a suffisamment souligné les difficultés de l'éloge d'Elisabeth par Agrippa d'Aubigné, laquelle eût rendu la tâche aisée au poète en mourant dans les flammes¹³ ...

Mort du jeune rédempteur

Il semble que le poète des *Tragiques*, qui "escri[t] à ce nom triomphant / Les songes d'un vieillard, les fureurs d'un enfant"¹⁴ "éprouve une défiance de principe à l'égard des représentations et célébrations de la précocité, si elles ne sont scellées par le martyr. La sanctification laïque des prodiges rhétoriques est ainsi congédiée dans l'auto-portrait en diptyque qu'Agrippa donne de lui et de son presque-double, le jeune Richard de Gastines qui suivit les leçons de Béroalde — le troisième et regretté précepteur du poète — et périt étranglé en juin 1569, aux côtés de son père et de son oncle. Entre le héros christique des Feux et le jeune Aubigné, l'âge, la foi, la fêrue du même précepteur, surtout, l'amitié pour le "privé compagnon d'écoles et de jeux" (979), la conduite des récits tissent des rapports de ressemblances au sein desquels apparaît d'autant plus clairement l'ironie d'Agrippa d'Aubigné envers son destin, lequel fut précisément de ne point mourir, d'avoir une "vie" à raconter à ses enfants.

Le jeune Richard de Gastines est un "beau mirouër de constance"¹⁵ " (722), tel les fils des "esprits triomphants" des Fers, évoqués par la fierté de leurs ascendants : "Les peres contemployent l'admirable constance / De leur posterité qui, en tendrette enfance, / Pressoyent les mesmes pas qu'ils avoyent tracés"¹⁶ ". Il tient ainsi, parfaitement, la promesse demandée par le père d'Agrippa devant les pendus d'Amboise : "Mon enfant, il ne faut pas que ta teste soit espargnee après la mienne, pour venger ces chefs pleins d'honneur ; si tu t'y espargnes, tu auras ma malédiction."

Point de cérémonie ni d'autre assemblée pour lui que les procès en hérésie et la foule réunie pour assister au supplice. De ses études, rien n'est dit d'abord, jusqu'à l'exclamation lyrique qui suit le récit du martyr :

“Notre grand Beroald a veu, docte Gastine,
 Avant de mourir ces traicts fruitz de sa discipline ;
 Ton privé compagnon d'escoles et de jeux ;
 L'escrit : le face Dieu ton compagnon de feux!” (977-980).

Or, le “fruit de la discipline” n'est autre que les feux du martyr, qu'Agrippa prie Dieu de lui accorder à lui aussi. De fait, le premier portrait de Richard de Gastines débute par la divine formation de la captivité : “Il se fit grand docteur en six mois de prisons (...) L'escole de lumière, en cette obscurité, / Donnait aux enferrés l'entiere liberté. “ (723 et 727-728). Les discours que Richard prononce dans les deux centaines de vers qui suivent, discours qui font renaître l'espoir chez ses compagnons et provoquent l'ire méprisante de ses bourreaux, ne sont guère célébrés pour leur art oratoire mais, au rebours, pour leur message évangélique. Consacrées au mépris de la mort, les exhortations du jeune Richard abondent en références classiques et philosophiques ; mais c'est l'illumination intérieure dont ils procèdent qui retient le poète épique et donne la mesure de leur valeur, laquelle se montre au moment dernier de la mort glorieuse.

Il vouloit dire plus, l'huissier le pressa tant
 Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant.
 Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant advise
 L'honorable regard et la vieillesse grise
 De son pere et son oncle à un poteau liés.
 Mourons! peres, mourons! ce dit l'enfant à l'heure.
 L'homme est si inconstant à changer de demeure,
 La nouveauté lui plait : et quand il est au lieu
 Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,
 L'homme commun se plaint¹⁷ !

Face au martyr, le “privé compagnon” qui a vécu et survécu se peint comme un enfant sans lumière et la mise en parallèle des deux récits fait surgir des pointes ironiques du vieillard-écrivain contre le petit prodige mondain qu'il fut probablement.

La rédemption par le livre

Ce que l'érudition ou les bonnes manières ne sauraient donner, c'est la foi qui, dans les dernières années de Sa Vie a ses enfants, semble l'apporter. L'”Avis de l'auteur a son livre” placé en tête des *Tragiques* et probablement rédigé en 1616, reprend le thème omniprésent de l'enfance salvatrice en un nouvel arrangement poétique : tout comme les croyants seront les enfants de leurs fils, le livre, enfant du poète, remplace le fils qui l'a trahi et assure son salut.

Va, livre, tu n'es que trop beau

Pour estre né dans le tombeau
 Duquel mon exil te delivre ;
 Seul pour nous deux je veux perir :
 Commence, mon enfant, à vivre,
 Quand ton pere s'en va mourir¹⁸ .

Lorsque deux histoires humaines de père et fils contaient la trahison répétée du fils — trahison de son père par Agrippa, puis d'Agrippa par son fils Constant, l'histoire immortelle du poète et de son livre est, elle, celle d'une absolue et éternelle fidélité.

En effet, le jeune Agrippa, sitôt remis de son enlèvement, n'a de cesse que de quitter les austères règles de vie de son précepteur, ce qui lui vaut rappels et menaces de la part de son père :

Le Sieur d'Aubigny, ayant fait un voyage en Guyenne pour haster les forces, trouva son fils guery, mais un peu desbauché, comme il est difficile *Pacis artes colere inter Martis incendia*. Un jour il envoya au compagnon par son despensier, un habillement de bureau, avec charge de le mener par les bouticques pour choisir quelque mestier, puisqu'il quittoit les lettres et l'honneur. Nostres escolier print à tel cœur ceste rude censure, qu'il en tomba en fièvre frenetique et faillit à en mourir : et puis estant relevé alla prononcer à genoux devant son pere une harangue, de laquelle les lieux pathetiques arracherent des larmes des escoutants, et sa paix fut marquee par quelque despense qui excedoit sa condition. (...)

Plus tard, les *Tragiques* mettent en scène le jeune Agrippa lors de son arrivée à la Cour et évoquent la naïveté du père qui envoie son fils au vice, quand il croit l'envoyer au service du Roi.

Un pere, deux fois pere, employa sa substance
 Pour enrichir son fils des thresors de science ;
 En couronnant ses jours de ce dernier dessein,
 Joyeux, il espuiza ses coffres et son sein,
 Son avoir et son sang : sa peine fut suivie
 D'heur à parachever le present de sa vie.
 Il void son fils sçavant, adroict, industriel,
 Meslé dans les secrets de Nature et des cieux,
 Riassonnant sur les loix, les mœurs et la police :
 L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.
 Ce vieil François, conduit par une antique loy,
 Consacra cette peine et son fils à son Roy,
 L'équippe ; il vient en cour¹⁹ .

Or, au rebours du jeune provincial débarqué à Paris sans précaution ni sagesse, l'enfant resté

pur sauve son père. Inversion chrétienne des autorités et des généalogies, l'enfant sauveur, qui vit en Christ, guide ses parents:

En cela fut permis aux esprits triomphans
De voir l'estat piteux ou l'heur de leurs enfans :
Les peres contemploient l'admirable constance
De leur posterité qui, en tendrette enfance,
pressoyent les mesmes pas qu'ils avoyent tracés²⁰ ...

Ainsi, le livre, père de son auteur selon le retournement évangélique, guide le narrateur vers sa rédemption dernière : il tient les promesses faites au père en ouverture du récit, il est adressé “à ses enfants”, qu'il sauvera également. Le récit accomplit ce que l'auteur, entre les lignes, regrette de n'avoir pas été. En ce sens, il redonne enfance et destin à celui qui s'en destitua pour l'éclat d'une vie digne de Mémoires...

Reliefs du récit d'enfance

Aux miroirs des œuvres en vers et de l'épopée des jeunes martyres protestants, le récit pittoresque de l'enfance d'Agrippa sonne comme le constat d'une trahison, ou bien comme la reconnaissance d'une fausse élection. Enfant qui perd son innocence, le héros garde la vie : ceux qui n'ont qu'une enfance gagnent, eux, la vie éternelle. Pourtant, l'enfance ne se finit pas dans les années qui s'écoulent : la sagesse et la foi permettent de retrouver, par la création et par l'humilité, la voie de l'enfance, où intransigeance et innocence sont les infailibles guides vers la vertu.

En ce sens, la mention première du récit d'enfance dans le récit de vie semble non pas une énigmatique prolepse, dans la tradition classique d'annonce des exploits à venir, mais bien plutôt une analepse : un retour sur ce qui aurait pu être, sans la tentation, sans le péché. L'absence de liaison entre les épisodes et l'absence d'interprétation des épisodes indiquent l'incompréhension des hommes face à leur destin, eux qui sacrifient la pureté à la survie. Lorsque le dernier paragraphe appelle la “mort honorable”, les débuts romanesques de l'autobiographie résonnent alors comme l'errance d'un jeune homme qui préférerait vivre.

Malgré les apparences, jamais récit d'enfance et mémoires ne furent ainsi avec autant de rigueur et d'obstination opposés : le récit fondateur des mémoires d'Agrippa d'Aubigné, les scènes de son accession au monde social, public, adulte ne sont autres que des représentations de la perte d'enfance ou de la perversion de l'enfance. Ere de toutes les promesses et de toutes les fidélités, enfance rime avec innocence chez notre memorialiste qui note, entre les lignes et entre les livres, que survivre à son enfance, c'est entrer dans le mensonge.

BIBLIOGRAPHIE

André, Thierry : “De la prose à la poésie : naissance et signification d'un miracle dans l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné” in *La naissance du monde et l'invention du poème* ed. par Ternaux, J.-

- C. Paris: Champion, 1998, pp 289-303.
- D'Aubigné, Agrippa. Œuvres ed. H Weber, J. Bailbé, M. Soulié. Paris: Gallimard, 1969.
- Bailbé, Jacques. Agrippa d'Aubigné, Poète des *Tragiques*. Caen: Editions universitaires, 1968.
- Baillet, Auguste. Des Enfants rendus célèbres par leurs études. Amsterdam: 1688.
- La Bible ed et trad par Emile Osty et Joseph Trinquer, Paris: sans ed, 1973.
- Beaujour, Michel. Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait. Paris: Editions du Seuil, 1980.
- "Autobiographie et autoportrait." *Poétique* 32 (1977): 442-458.
- De Certeau, Michel. L'écriture de l'histoire. Paris: Gallimard, 1975.
- Chevalier, Anne et Carole Dornier, eds. Le récit d'enfance et ses modèles. Actes du colloque de Cerisy, sept. 2001. Caen: PU Caen, 2003.
- Clerc, Thomas. Les Ecrits personnels. Paris: Librairie Hachette, 2001.
- Dobrovsky, Serge. Autobiographiques : de Corneille à Sartre. Paris: Presses universitaires de France, 1988.
- Gusdorf, Georges. Les Ecritures du Moi. Lignes de vie I. Paris: Odile Jacob, 1991.
- Kupert, Nadine. Se dire à la Renaissance : l'émergence du genre des mémoires et l'écriture personnelle à la Renaissance, en France. Paris: Klincksieck, 1993.
- Lestringant, Frank. La Cause des Martyrs dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Mont-de-Marsan: Editions InterUniversitaires, 1991.
- "Salomon et le sang des martyrs. Du Martyrologe huguenot aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné". *RHLF* 4 (1992), pp 657-658.
- Langer, Ullrich: "Poétique de la Responce dans sa Vie à ses enfants", in *Poétiques d'Aubigné* ed. par Olivier Pot. Genève: Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance, 333, 1999, pp 207-216.
- Lecarme, Jacques et Lecarme-Tabone, Éliane. L'autobiographie. Paris: A. Colin, 1997.
- Lejeune, Philippe. L'Autobiographie en France. 2e édition. Paris : Librairie Armand Colin, 1998 (1971).
- Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias. Paris: Editions du Seuil, 1980.
- Le Pacte autobiographique. Paris: Editions du Seuil, 1975.
- Moi aussi. Paris: Editions du Seuil, 1986.
- Schrenck, Gilbert. "Renvois autobiographiques et critères du goût dans Sa Vie à ses enfants d'Agrippa d'Aubigné", *CAIEF* 49 (1997), pp187-201.

NOTES

¹ Cf Gusdorf, Georges. Les Ecritures du Moi. Lignes de vie I. Paris: Odile Jacob, 1991.

² Laurence Sterne en fit la matière narrative de la Vie et les Aventures de Tristram Shandy, parodie de récits alors déjà constitués en genre.

³ A la notable exception du récent livre de Nicholas Baker, *The everlasting story of Nory*, où l'écrivain, selon ses dires, transcrit le récit dicté par sa fille, la réécriture rétrospective ne saurait suivre le fil premier, perdu, de la rêverie de soi.

⁴ Agrippa d'Aubigné, Œuvres. ed. H Weber, J. Bailbé, M. Soulié, Paris, Gallimard, 1969, p 384

⁵ Ibid., p 462-3.

⁶ Ibid., p 464.

- ⁷ Selon ce modèle, une brève anecdote située dans "l'enfance" du héros annonce sa geste à venir : ainsi, parmi d'innombrables exemples, le petit Alexandre, futur maître du monde, dompte le cheval Bucéphale, comme il soumettra peuples et empires à sa volonté.
- ⁸ Baillet, *Enfants rendus célèbres par leurs études*, Amsterdam, 1688, p 70.
- ⁹ Jean 14, 16-17-26 ; Actes 2, 4 ; 10, 45-6 ; 19, 6 ; 1 Co 12, 4-10. La Bible, ed et trad par Emile Osty et Joseph Trinquar, Paris, 1973.
- ¹⁰ Edition citée p 879.
- ¹¹ *Chambre dorée*, vv 967-968 in *Agrippa d'Aubigné, Œuvres* ed. H Weber, J. Bailbé, M. Soulié, Paris, Gallimard, 1969.
- ¹² *Lettres sur diverses sciences VIII A mes filles touchant les femmes doctes de nostre siècle*, ed cit p 854.
- ¹³ Voir, entre autres, Lestringant, F. : *La Cause des Martyrs dans les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné*, Mont-de-Marsan, Editions InterUniversitaires, 1991.
- ¹⁴ VI, 63-64.
- ¹⁵ *Feux*, v 722. Le terme "miroir" désigne traditionnellement la "somme", la reddition fidèle. Ici, la connotation de reflet et de double s'ajoute à la dénotation conventionnelle.
- ¹⁶ *Fers*, vv 283-285.
- ¹⁷ *Feux*, vv 953-957.
- ¹⁸ Préface des *Tragiques* ed citée p 11. L'auteur à son livre, vv 1-6.
- ¹⁹ *Princes*, vv 1107-1119.
- ²⁰ *Fers*, vv 281-285.